

Les campagnes de Carignan-Salières...vues par ses alliés autochtones

Jean-François Lozier

Number 122, 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79290ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

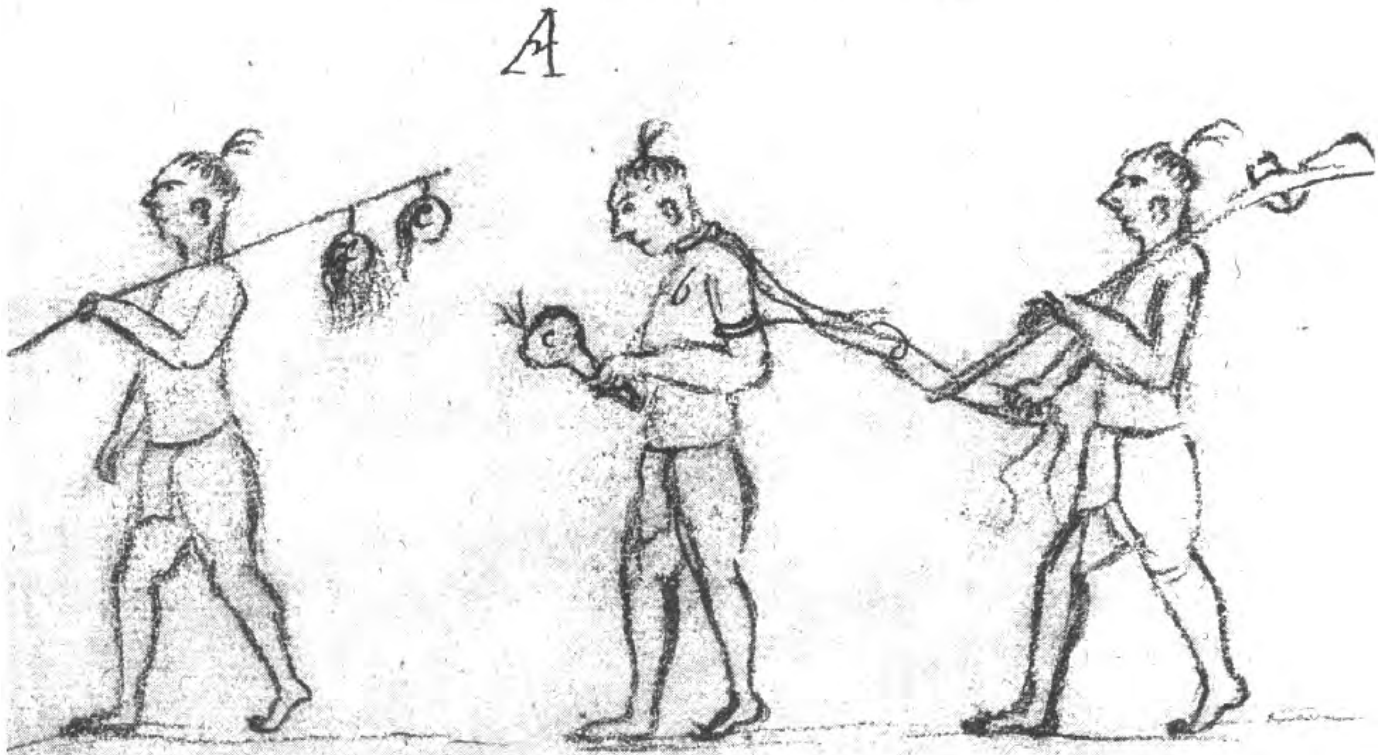
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lozier, J.-F. (2015). Les campagnes de Carignan-Salières...vues par ses alliés autochtones. *Cap-aux-Diamants*, (122), 24–27.



Un prisonnier ramené par deux guerriers iroquois victorieux. Pictogramme recopié par le jésuite Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, 1666. Centre historique des archives nationales, Paris, C11A.

LES CAMPAGNES DE CARIGNAN-SALIÈRES... VUES PAR SES ALLIÉS AUTOCHTONES

par Jean-François Lozier

La prise en main de la colonie par Louis XIV, en 1663, et l'arrivée, deux ans plus tard, de quelque 1 300 soldats du régiment de Carignan-Salières représentent un moment charnière dans l'histoire de la Nouvelle-France pour les colons français, mais aussi pour leurs alliés autochtones. Ces derniers, non moins que les premiers, avaient longtemps attendu l'arrivée de renforts. Vers 1650, Noël Negabamat, chef de la communauté néo-

phyte innue-algonquine établie à Sillery, près de Québec, exprimait ce vœu dans une lettre à son bon ami, le jésuite Paul Le Jeune, qui était retourné en France : « haste-toy de venir, et de nous amener quantité de porteurs d'espées, pour esloigner de nos testes les Hiroquois ». Aussi, le porte-parole anonyme des Wendats de Québec put déclarer dans son discours de bienvenue au marquis Alexandre de Prouville de Tracy, lieutenant général du roi en

Amérique, pendant la dernière semaine du mois de juin 1665, comme s'il s'adressait à son propre peuple : « Courage, peuple désolé; tes os vont estre liez de nerfs et de tendons, ta chair va renaistre, tes forces te seront rendues, et tu va vivre, comme autrefois tu as vescu ».

À force de parler des guerres franco-iroquoises du XVII^e siècle, de relater les faits d'armes des soldats de Carignan-Salières et de souligner leur apport pionnier au

peuplement colonial, les historiens ne nous ont pas permis de mesurer à quel point les alliés des Français furent, plus souvent qu'autrement, les principaux intéressés de ces conflits. Ces alliés, notamment les Innus, les Algonquins et les Wendats, avaient infiniment plus souffert que les Français. Pendant les années 1650, les Algonquiens de Sillery s'étaient repliés vers l'intérieur tandis que les Wendats, installés à l'île d'Orléans après que les Iroquois eurent ravagé leur pays ancestral, avaient dû se réfugier au cœur même de la petite ville de Québec. On saisit dès lors tout l'optimisme qui a pu animer ces alliés à la nouvelle de l'arrivée des hommes de Carignan-Salières. La relecture des événements de 1665-1667, sous l'optique des alliances amérindiennes, nous permet de nuancer le récit que l'on fait habituellement des aventures et des mésaventures du célèbre régiment. Elle nous invite à apprécier l'ampleur de la dépendance française et les défis de l'apprentissage de la guerre « à l'autochtone ». Les années où une part de la jeunesse canadienne pourra se démarquer dans les partis, comme troupes d'élite de la « petite guerre », sont encore éloignées. L'époque du régiment de Carignan-Salières, on le découvre, est plutôt caractérisée par un choc des cultures militaires, par une incompréhension et une arrogance prononcée de la part des officiers et des soldats français face au milieu humain et naturel où ils s'aventurent, et par une coopération embryonnaire avec leurs alliés autochtones.

L'ÉCOLE DE LA GUERRE

En évoquant l'image des corps torturés et cannibalisés des victimes des Iroquois dans son discours de bienvenue au marquis de Tracy, le porte-parole des Wendats traçait aussi un parallèle saisissant entre le corps humain et le corps politique et social de sa nation. Il ne s'en tint pourtant pas aux lamentations. Ayant bien fait



Massue ou « casse-tête » de la région des Grands Lacs, fin du XVIII^e siècle, semblable à celles du siècle précédent. Musée canadien de l'histoire, Gatineau, III-X-236. (Photo : Jean René).

comprendre la violence et le déchirement que les siens avaient endurés, il souligna ensuite leur importance stratégique continue. Les Wendats, bien que malmenés et diminués en nombre, détenaient une expertise guerrière cruciale qui faisait visiblement défaut aux officiers et aux soldats fraîchement débarqués, formés à l'école de la guerre européenne.

Mêlant avec beaucoup de finesse le langage symbolique aux recommandations pratiques, le porte-parole des Wendats offrit au marquis de Tracy des pigments noirs avec lesquels il pourrait se peindre le visage pour inspirer la frayeur aux Iroquois et, se tournant vers les soldats, leur recommanda de bien charger leurs fusils dans le même but. Les Jésuites, qui agirent comme interprètes lors de cette rencontre et qui en publièrent le compte rendu dans leur *Relation* annuelle, expliquèrent à leurs lecteurs le sens plus large de ces paroles : « Il vouloit dire que les Iroquois, pour estre Sauvages, n'étoient pas tellement a mespriser qu'il ne falust se premunir de bonnes armes et estre bien equippez pour les vaincre ».

Dans la même veine, l'orateur wendat émit des réserves à l'égard de l'uniforme des soldats de Carignan-Salières qui, bien que correspondant au dernier cri de la mode militaire européenne, était fort mal adapté à la mission qui les attendait. Les

Iroquois, eux, combattaient complètement nus pour minimiser les entraves à leur course dans les forêts épaisses, et allaient ainsi représenter un adversaire fuyant. « Quand vous l'aurez vaincu, vous ne l'aurez pas pris; particulièrement estant, comme vous estes, embarrassez d'habits ». En prononçant ces mots, il offrit une ceinture – peut-être de wampum, afin que son message ait plus de poids symbolique – avec laquelle les soldats pourraient remonter l'abondante jupe de leurs justaucorps. Il ne s'agissait pas simplement de conseils vestimentaires pratiques. Son discours mettait en relief le fait que l'objectif fondamental de la guerre iroquoise était la capture. À ce chapitre, sa dernière et plus importante remarque fut que « ce qu'il y avoit de plus fort parmy les Iroquois, n'estoit pas l'Iroquois », mais bien les nombreux captifs d'origine wendate, algonquine, française et de diverses autres nations qui avaient été absorbés parmi eux au fil des décennies et qui représentaient maintenant jusqu'aux deux tiers des habitants de l'Iroquoisie. Le Wendat proposa une stratégie : il suffirait que l'armée franco-amérindienne s'annonce à l'ennemi, à l'approche de leurs villages, et exige la libération de leurs captifs sous menace de leur en faire subir les conséquences. Avec un peu de chance, on pourrait ainsi défaire l'Iroquois « sans coup féir ».

Les Algonquins et les Innus, qui étaient à la chasse au moment de l'arrivée du marquis de Tracy, s'assemblèrent à Québec quelques semaines plus tard pour lui souhaiter à leur tour la bienvenue. Comme l'avait fait le porte-parole des Wendats, Negabamat rappela à Tracy « [qu'] ils combattoient pour la mesme cause, et qu'ainsi ils devoient agir de concert ». L'Autochtone, qu'il soit allié ou ennemi, n'était pas à mépriser.

LE PRIX DE L'ARROGANCE

Une des cinq nations de la Confédération iroquoise, les Onondagas, avait entamé des pourparlers de paix dès l'automne de 1665, mais les Mohawks avaient refusé d'y participer. Le lieutenant général de Tracy, le gouverneur Daniel Rémy de Courcelles et l'intendant Jean Talon affichaient pour leur part une confiance débordante. Ils étaient déterminés à agir rapidement et unilatéralement. Bien qu'ils aient prêté l'oreille aux discours de leurs alliés quelques mois plus tôt, ils firent fi de leurs conseils. Les Wendats, les Algonquins et les Innus furent sans doute abasourdis d'apprendre que leurs alliés français comptaient entreprendre une campagne d'hiver, les soldats et leurs officiers igno-

rant tout de cette rude saison. On les devine alarmés, par ailleurs, de constater que l'état-major n'avait même pas pris le soin de fournir aux troupes le matériel nécessaire à une telle entreprise – les indispensables haches, couvertures et raquettes de rechange faisant défaut.

Les Wendats de Québec s'objectèrent peut-être à ce projet militaire mal conçu; en tout cas, ils n'y prirent pas part. Lorsque les quelque 500 ou 600 soldats de Carignan-Salières et volontaires canadiens menés par Courcelles prirent la route du pays des Mohawks, en janvier de 1666, seuls 30 Algonquins avaient, semble-t-il, accepté de se joindre à eux. Et pourtant, le gouverneur, impatient et méprisant, décida de partir sans eux plutôt que de les attendre un peu au point de rencontre convenu. Résultat : pas un seul guerrier autochtone n'accompagna la petite armée qui remonta le Richelieu, le lac Champlain et la rivière Hudson, et qui, s'égarant et s'exténuant, tomba sur le village néerlandais de Schenectady plutôt que sur ceux des Mohawks. De retour dans la colonie, Courcelles et d'autres haut placés tentèrent de rejeter la faute de leur ridicule échec sur les Algonquins, qui ne s'étaient pas trouvés à temps au point de rencontre en raison, dirent-ils, de leur ivrognerie. On entonna

pour la première fois un refrain qui allait devenir l'un des préférés des officiers coloniaux jusqu'à la fin du Régime français, chaque fois qu'un besoin de bouc émissaire se faisait sentir : on ne pouvait se fier aux alliés autochtones vu leur naturel indiscipliné et volage! Quelques contemporains furent pourtant plus perspicaces ou honnêtes. Le lieutenant René Gaultier de Varennes, par exemple, concéda que si l'on n'avait pas eu la chance de rencontrer des Algonquins sur le chemin du retour, pas un seul soldat ne serait revenu. Tous seraient morts de faim.

VERS LA COOPÉRATION

Dorénavant, les Français ne tenteront plus l'expérience d'une campagne sans s'assurer de la participation des alliés autochtones. Au mois de juillet 1666, environ 80 à 100 guerriers, surtout algonquins, se joignirent au capitaine Pierre de Saurel lorsqu'il dirigea quelque 200 soldats et volontaires le long du Richelieu. En chemin, l'officier français vexa néanmoins ses alliés en acceptant d'escorter une ambassade mohawk jusqu'à Québec, ceux-ci s'attendant à ce que ces ennemis leurs soient remis. Les pourparlers de Québec n'aboutissant pas, Tracy, Courcelles et Talon déci-



Les lanières comme celles-ci servaient autant comme courroies de portage que comme liens pour attacher les captifs. Musée canadien de l'histoire, Gatineau, III-I-907. (Photo : Mylène Choquette).

dèrent de lancer une troisième offensive, cette fois-ci avant la venue de l'hiver et après avoir pris soin d'équiper convenablement les troupes. On s'assura de bien rallier les alliés et de leur faire oublier, à force d'arguments et de présents, les vexations de la campagne précédente. L'armée qui se mit en marche, en octobre 1666, comptait quelque 1 300 hommes, dont une centaine de guerriers algonquins et wendats. Ceux-ci jouèrent un rôle indispensable comme guides, chasseurs et porteurs, permettant à l'armée d'atteindre le pays des Mohawks. En route, le marquis de Tracy fut lui-même sauvé de la noyade par un compagnon d'armes wendat. Et après que trois villages eussent été détruits, Courcelles hésita à pousser vers le dernier et le plus gros. Ce fut une femme algonquine, qui avait passé une partie de sa jeunesse en captivité chez les Mohawks avant de regagner les siens, qui l'exhorta à poursuivre, brandissant un pistolet dans une main et empoignant le général désemparé avec l'autre.

PAIX ET PEUPLEMENT

Les Français et leurs alliés autochtones avaient espéré surprendre les Mohawks et leur livrer bataille, mais ils trouvèrent leurs quatre villages évacués. On se contenta de piller et de détruire leurs champs, leurs réserves de maïs, leurs palissades et leurs maisons longues.

Les sources d'époque ne révèlent pas comment les Wendats et les Algonquins réagirent à cette victoire. La décision de se

ranger aux côtés des Français et de leur Dieu, qui s'étaient trop longtemps montrés impuissants face à la menace des Cinq-Nations iroquoises, était enfin légitimée. Les Mohawks avaient été humiliés. Les Wendats, ayant vu leurs propres villages rasés trois décennies plus tôt, furent sans doute heureux de pouvoir enfin rendre la pareille à l'ennemi ancestral.


Cependant, leurs sentiments furent sans doute mitigés à la lumière des attentes exprimées l'année précédente lors de l'accueil du marquis de Tracy et des hommes de Carignan-Salières. Jaugée dans une perspective autochtone, où la capture constituait l'objectif principal de la guerre, le sac des villages vides à l'automne de 1666 ne représentait qu'une demi-victoire. « Quand vous l'aurez vaincu, vous ne l'aurez pas pris ! » L'espoir que les captifs des Iroquois profitent de l'approche franco-amérindienne pour fuir en masse leurs ravisseurs s'était avéré un peu trop optimiste.

La volonté wendate de voir les os décharnés de la nation se régénérer allait pourtant se concrétiser. À la suite de la destruction de leurs villages, les Mohawks acceptèrent de se rallier aux négociations entamées par les Onondagas. La paix conclue en juillet de 1667 entre les Cinq-Nations, les Français et leurs alliés eut une portée tout aussi importante que la Grande Paix de Montréal de 1701, bien que cette dernière soit aujourd'hui mieux connue et plus célébrée. Cette « Grande Paix de 1667 » rééquilibra l'échiquier géopolitique et mènera à une quinzaine d'an-

nées de calme constructif.

Il est connu que le passage du régiment de Carignan-Salières dans la colonie constitua un apport crucial pour le peuplement du cœur laurentien de la Nouvelle-France, mais on n'apprécie pas aussi bien à quel point son activité entraîna un accroissement du peuplement autochtone de cet espace. La paix inaugura en effet une immigration massive en provenance d'Iroquoisie. Les clauses du traité de 1667 prévoyaient la libération des prisonniers. Par centaines, des anciens captifs des Iroquois, très souvent à demi assimilés, puis des Iroquois « de souche » à leur tour, attirés par le potentiel de l'alliance française, se dirigèrent vers le Saint-Laurent. Certains s'incorporèrent à la communauté wendate de Québec qui, grâce à la paix, put enfin quitter la ville pour Notre-Dame-de-Foy, puis pour la Jeune-Lorette, et qui se trouva ainsi régénérée. D'autres migrants fondèrent des communautés dans la région de Montréal, c'est-à-dire les missions iroquoises de Kentake à La Prairie, puis de Kahnawake et de Kanesatake. Lorsque la guerre reprit entre les Français et les Cinq-Nations une quinzaine d'années plus tard, les Français purent compter sur ces alliés nombreux et précieux, et parfaire à leurs côtés leur apprentissage de la guerre et de la diplomatie.

Jean-François Lozier est conservateur pour la période de l'Amérique française au Musée canadien de l'histoire.



Depuis plus de 30 ans,
les Éditions Cap-aux-Diamants
publient une revue trimestrielle
traitant de l'histoire du Québec.

Visitez le site web : www.capauxdiamants.org
Tél. : (418) 656-5040 | Téléc. : (418) 656-7282
revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca